



Le cheval de vent

de Daoud Aoulad-Syad

Fiche technique

France/Maroc - 2001 -
1h28

Réalisateur :
Daoud Aoulad-Syad

Scénario et dialogues :
Ahmed Bouanani

Montage :
Andrée Davanture

Image :
Thierry Le Bigre

Musique :
Youness El Meghri

Interprètes :
Mohamed Madj
(Tahar)
Faouzi Bensaïdi
(Driss)
Saâdia Azgoun
(Mina)
Mohamed Choubi
(Mestafa)



Résumé

L'un est vieux, l'autre jeune. L'un cherche sa mère, l'autre la tombe de sa femme. Ils voyagent ensemble. Un road-movie qui, prenant le risque de frôler l'insipide, fuit l'émotion facile au profit d'une sobriété et d'une délicatesse plus qu'estimables...

Critique

Récit initiatique en forme de road-movie, de Daoud Aoulad Syad.

Voilà trois ans, un vent d'air pur, chaud et inespéré, nous venait du Maroc. Avec **Adieu forain**, un premier film pénétrant sur l'extinction du métier d'amuseur public, Daoud Aoulad Syad ranimait soudain la flamme du cinéma de son pays. Aux antipodes des kitscheries arabisantes, son style élégant et dépouillé s'imposait d'emblée. Le voici qui fait mouche à nouveau, creusant toujours un genre peu prisé au Maghreb : le road-movie. Après avoir suivi le voyage en estafette de trois paumés dans **Adieu forain**, il s'agrippe cette fois au side-car vert de deux voyageurs de fortune que tout sépare.

Tahar, maréchal-ferrant à la retraite, a la beauté taciturne des vieux sages, l'œil à la fois las et perçant, la barbe blanche et sculpturale. Depuis qu'il a rêvé que sa deuxième femme l'appelait en pleurant du paradis, il a décidé de traverser le pays

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

pour se recueillir sur sa tombe. Jeune loup bavard et enragé, Driss doit se rendre au chevet de sa mère agonisante, qu'il n'a pas vue depuis l'enfance. Les deux âmes solitaires font donc route ensemble pour une destination qu'ils n'osent pas nommer : la mort. A chaque étape, ils se posent, et parlent. Discours éparpillé pour le jeune, à l'affût d'un avenir meilleur. Introspection minutieuse pour le vieux, à l'affût des souvenirs. Daoud Aoulad Syad filme les paysages au grand angle, comme s'il avalait du vide. Le sable orange de la route, la laine rouge des tapis, la peinture bleue des fresques murales n'apparaissent jamais sous un jour folklorique. Ce sont de fortes présences, qui enveloppent les deux hommes, pour les soutenir dans leur impossible affranchissement des morts.

D'une pudeur extrême, **Le Cheval de vent** est un film souple, parfois distendu, mais le plus souvent ondoyant, sur ces nœuds qui se délient, mais qu'on n'arrive pas à trancher. Le side-car symbolise à merveille cette séparation impossible, cette peur de la solitude. Cinéaste talentueux et obstiné, Daoud Aoulad Syad, lui, n'a pas peur de faire cavalier seul dans le cinéma marocain. Et l'on ne peut que lui souhaiter bon vent.

Marine Landrot
Télérama n° 2725 - 6 avril 2002

Daoud Aoulad Syad et Ahmed Bouanani ne sont pas seulement réalisateur et scénariste du film marocain **Le Cheval de vent**. Ils sont aussi, respectivement, photographe et poète. Dans *Territoires de l'instant*, un livre à deux édité en 2000 aux éditions de *L'Œil*, sous une photo de Syad représentant un gamin loqueteux sur le bord d'une route déserte, Ahmed Bouanani écrit : «*Il n'y a plus qu'une histoire brève, si brève qu'elle se meurt à chaque clin d'œil. Mais voici que des images contrebandières soudain s'allument en grands silences au seuil d'éternités cruelles et sans lumineuse vouées aux caprices d'un dieu omniscient charriant dans son cadavre mille légendes.*» **Le Cheval de vent** relève de cette sorte de prophéties.

Il y a un pays, disons le Maroc, où, comme partout sur terre, les histoires brèves se bousculent et se neutralisent dans le boucan de leur entrecroc. Mais il arrive parfois que de ce chaos éphémère, un film fasse des images qui congèlent la gesticulation du temps et, ce faisant, invente, en contrebande, une durée singulière. Dans **Le Cheval de vent**, le temps, au premier plan ou à l'horizon, ne fait, littéralement, que passer. Un courant d'air. La durée par contre persévère.

Deux hommes, Tahar le vieux et Driss le jeune, partagent un bout de chemin. (...) La monture commune de leur voyage sera un «cheval de vent», une antique moto avec side-car. Ce véhicule déplacé nous transporte. Car dans l'arrière-pays du film, ce sont tout de suite d'autres légendes qui se trament. Histoires d'ombres dans un film ensoleillé. Souvenirs de fantômes dans une intrigue déserte. Il en découle une étrange illusion d'optique, quasiment un mirage : la moto a beau avancer, les paysages filent toujours plus vite qu'elle, comme si elle faisait du surplace. Parcourant à son allure rêveuse les mondes parallèles, magiques ou poétiques qui nous frôlent.

Quand Tahar et Driss mettent pied à

terre, hammam où passer la nuit, maison de femmes folles au bord de l'océan, toujours dans leur parage, l'espace se dépeuple. Ça fait un peu peur et eux-mêmes n'en mènent pas large. Mais une fois surmonté cet effroi, la mélodie du silence et la plénitude du vide sont des cadeaux inouïs. Cadré avec une patience nécessaire, autant dire infinie, **Le Cheval de vent** est un film caressant. Cette tendresse n'est pas une pause mais un sauf-conduit. Dans ce film où il est fortement question de fraternité et de transmission, le périple de Tahar et de Driss pourrait bien être une tournée d'adieux, la révérence à un gai savoir-vivre (la loi non-écrite du récit est celle de l'hospitalité) en train de s'ensabler.

Le vieux n'est plus tout jeune, le jeune est malade des poumons. Dès lors, le film, aussi paranormal soit-il (dialoguer avec une défunte, retrouver une morte vivante), ne masque pas son motif officieux, autrement fantastique : comment de son vivant surmonter sa propre disparition ? Dans un film où «le mur de la mort» n'est pas une métaphore mais le nom d'une attraction foraine. Le couple de **Cheval de vent** fait penser à un autre couple de cinéma, tout aussi forain et ambulante : les felliniens Gelsomina et Zampanò. Sur **La Strada** de Daoud Aoulad Syad comme sur celle du maestro de Rimini, ce qui compte c'est la pause, ces moments d'extase où le spectacle du monde nous envahit et nous augmente. Comme lors de cette longue sieste caniculaire où Tahar sommeille. A quoi rêve-t-il ce vieil homme ? Sûrement à une ballade qui s'intitulerait le **Cheval de vent**.

Gérard Lefort
Libération - 3 Avril 2002

Découvert avec le splendide **Adieu forain**, Daoud Alouad Syad est un cinéaste qui donne du temps au temps et qui privilégie l'espace. Comme Antonioni, Tarkovski, Wenders ou Béla Tarr, il est de la famille des nonchalants tourmentés, un adepte du road-movie et du travelling latéral, pour qui un film est moins une succession de scènes, qu'un flux continu, une fuite en avant, sans autre objet que la recherche intérieure et le devenir-absence. (...)

Le Cheval de vent n'est pourtant pas un film qui donne un sentiment de lenteur, sans doute en raison de la mobilité des personnages, de leurs multiples modes de locomotion : le car, la marche à pied, la charrette à cheval, l'auto, ou le side-car avec lequel ils effectuent l'essentiel du trajet. Au lieu de s'appesantir ou d'employer l'artifice du fondu enchaîné, on fait avancer le film à coups d'ellipses discrètes. Les zinzins de la techno n'y trouveront pas les bpm réglementaires, précisément parce qu'au lieu d'étourdir les sens (d'aveugler), Aoulad Syad épouse le rythme du monde qu'il balaie doucement avec sa caméra évasive. Cela s'appelle la grâce.

Vincent Ostria
Les Inrockuptibles - 3 avril 2002

Le cheval de vent nous arrive après une longue tournée des festivals mondiaux. Parfois distingué (double prix au Festival des Trois Continents), souvent remarqué, ce deuxième long métrage de Daoud Aoulad Syad (**Adieu forain**, 1999), mérite amplement cet intérêt soutenu. **Le cheval de vent** possède en effet une sensibilité délicate, qu'il exprime sans fanfaronnades, avec une exquise pudeur. Dans son propos comme dans ses effets Aoulad Syad privilégie perpétuellement les demi-teintes. Pas de noirceur trop franche, pas de luminosité artificielle : le film suit les contrastes ambigus de la vie réelle. Des perspectives d'espoir et de douceur s'ouvrent aux quatre coins du film, mais le vrai happy end n'arrive jamais. L'histoire commence et finit plutôt mal, ce sont des choses qui arrivent, l'important reste ce qui se passe entre le point de départ et le point d'arrivée. Les petits moments précieux, la densité des temps morts. Dès lors, la leçon de vie didactique du récit initiatique traditionnel ou la violence pédagogique du drame social sont ici totalement hors de propos. Essentiellement contemplatif, **Le cheval** ne sombre pour autant ni dans le raffinement précieux, ni dans le spiritualisme grandiloquent. On sent un regard exact posé sur les choses. Une sincérité incontestable. Et même si certains mouvements de caméra peuvent paraître quelque peu répétitifs et scolaires, la mise en images est d'une élégance simple, s'accordant de façon évidente et tranquille avec le ton posé du discours.

Fiches du Cinéma n°1648

Entretien avec le réalisateur

Trouvez-vous insultant qu'on soit «agréablement surpris» par un film marocain ?

Le cinéma marocain n'existe plus aux yeux du monde. Même le cinéma maghrébin et plus généralement encore le cinéma africain ont disparu de la carte cinéphile. On manque de locomotives. On parle du cinéma iranien parce que Kiarostami a servi d'avant-garde, du cinéma asiatique parce qu'il y a Hou Hsiao-hsien ou Wong Kar-wai. Où sont nos grands cinéastes africains ? L'autre difficulté est de faire son trou au milieu des films commerciaux marocains qui racontent toujours la même histoire : un homme riche rencontre une serveuse de bar, la famille du monsieur est hostile à cette union, mais l'amour est plus fort que tout... Je n'ai rien contre, car il est évident que ce genre de film raconte quelque chose de la société marocaine contemporaine. Mais ce n'est pas ma manière de raconter. Enfin, quand on cherche de l'argent pour faire un film marocain, il faut aussi apprivoiser et surmonter ce que la majorité des producteurs étrangers, européens, attend de nous. Des clichés. Vous êtes marocain ? Faites-nous un film sur la femme arabe, si possible battue, ou sur l'Islam, de préférence cruel. Quand on propose un film moins pittoresque, plus poétique, avec une certaine lenteur, tout le monde part en courant. Je fais un film comme je fais la cuisine pour des amis. Bien sûr, je sais qu'un bon couscous fera plaisir à tout le monde. Mais je préfère préparer une pastilla avec des fèves et des cœurs d'artichauts mijotés toute la soirée au feu de bois. Voilà la recette : un film pour soi dont je suis ravi que d'autres l'aiment.

*Comment a été produit **Le Cheval de vent** ?*

Il existe au Maroc un système d'aide au cinéma comparable au système français de l'avance sur recettes. Sauf que nous,

on ne rembourse pas, nos films font rarement recette. C'est un fonds de soutien à fonds perdus. Avec ce premier financement, les coproducteurs français sont arrivés.

Vous êtes scientifique et photographe. Ces expériences ont-elles compté dans votre cinéma ?

La photographie, pas techniquement. Plutôt comme une morale. Eviter le pittoresque, la publicité pour les paysages, le soleil couchant sur les dunes avec un chameau. S'approcher des gens, mais pas trop. Les capter sans les troubler. Ma formation scientifique m'a apporté la rigueur. C'est indispensable sur un tournage marocain, sinon tout fout le camp. Et aussi une certaine idée de la préparation du film. Dans ma tête, le scénario est un théorème ou une équation, et le tournage sera une manière de le démontrer ou de la résoudre. Cela dit, tous les mathématiciens en conviendront, il peut y avoir beaucoup de poésie concrète dans un théorème abstrait. Un tournage, comme une démonstration, consiste pour beaucoup à se colleter le hasard et les aléas.

Où avez-vous trouvé la moto avec side-car, l'un des personnages principaux ?

On l'a ramenée de France, c'est une copie russe d'une BMW. Comme toutes les stars, elle a été très capricieuse, elle ne voulait pas démarrer. Faouzi Bensaidi, l'acteur qui devait la conduire, m'avait assuré qu'il avait son permis moto. C'était faux. On était avec un «cheval de vent» (une «bicyclette» en dialecte marocain) qui refusait d'avancer. On l'a suppliée, menacée, un peu poussée, et finalement elle roule. C'est l'effet spécial le plus réussi du film.

Le scénario ?

C'est une histoire originale d'Ahmed Bouanani, mon guide en cinéma, déjà coscénariste de mon premier film, **Adieu forain**. Entre nous, c'est une affaire de transmission. Comme un arti-

san qui se mettrait à son compte, je suis passé chez mon maître et il m'a fait cadeau d'une superbe histoire. C'était si magnifiquement écrit que j'ai bien cru que je n'arriverais pas à la tourner. Comment filmer la parole... et trouver en images un rythme comparable à celui de l'écriture ? Ce n'est donc pas un film descriptif. M'intéresse ce qui arrive après les descriptions. C'est un film d'ellipses permanentes.

Qui sont vos deux acteurs principaux ?

Faouzi Bensaidi (Driss) est un ami, à la fois acteur, scénariste et réalisateur (**La Falaise**, 1998, et **Le Mur**, 2000). Tahar, le vieux monsieur, c'est Mohamed Majd, un acteur et un metteur en scène de théâtre. Je voulais lui faire un petit bout d'essai. Il m'a dit non, je veux rencontrer Faouzi comme mon personnage rencontrera Driss dans le film : doucement. Il avait raison. Ils incarnent le quotidien sans pour autant perdre sa saveur poétique.

*De quel Maroc parlez-vous dans **Le Cheval de vent** ?*

De mon Maroc à moi, de celui que j'aime, réel et esquivant les places fortes du tourisme. Ce sont des territoires souvent déserts parce que je n'arrive pas à filmer la foule. Des territoires mentaux, culturels, poétiques, qui sont en voie de disparition. Le Maroc est un pays en train de basculer. C'est une bonne nouvelle du côté du progrès et de l'émancipation. Mais j'ai peur qu'à la faveur de ce mouvement, s'il est trop brutal, on perde beaucoup d'un savoir-vivre ancestral. L'hospitalité, surtout chez les plus pauvres d'entre les pauvres, le respect des anciens qui n'a rien à voir avec la soumission, et la fraternité, que mon frère soit un homme ou une femme.

C'est un film nostalgique ?

Pas du tout. Mélancolique.

Gérard Lefort
Libération 3 Avril 2002

Le réalisateur

Daoud Aoulad Syad est né en avril 1953 à Marrakech. Après avoir soutenu un doctorat en sciences physiques et mathématiques fondamentales à Nancy, il devient photographe (Cartier-Bresson est son mentor), réalise plusieurs courts métrages, puis un long remarqué, **Adieu forain** (1998). Il signe son deuxième film **Le cheval de vent** (2002).

Filmographie

Adieu Forain	1998
Le cheval de vent	2001

Documents disponibles au France

Fiches du cinéma n°1648
Cahiers du Cinéma n°567
Positif n°494
Repérage n°28